

Le matin venu, le saint donna ordre de lui apporter tous les vieux souliers, toutes les vieilles semelles qu'on put trouver, il les fit mettre dans un sac, les chargea sur les épaules d'un de ses disciples et l'envoya sur le chemin que le Diable devait suivre. Le disciple rencontra l'ennemi du genre humain au moment où il venait de gravir, avec son énorme fardeau, la côte qu'on nomme le *Thier-au-Diable*. Il suait sang et eau et s'était arrêté pour reprendre haleine.

— Camarade, dit-il à l'homme au sac, y a-t-il encore loin d'ici à l'abbaye de Stavelot ?

L'autre, avant de répondre, vida le sac à ses pieds.

— Voyez, dit-il, j'en viens, de l'abbaye de Stavelot. Je ne sais pas au juste quelle distance j'ai parcourue, mais voici les débris de toutes les chaussures que j'ai usées, depuis que je suis en marche.

Le Diable jeta sur ce monceau de semelles un regard découragé, et jugeant par là de la longueur du chemin qui lui restait à faire, il désespéra d'arriver à temps à Stavelot pour empêcher la dédicace du monastère. Il laissa glisser de ses épaules la pierre qu'il portait, fit entendre un blasphème si horrible que les anges se signèrent au paradis, et disparut. *Le Faix du Diable* resta à la place où il était tombé sans qu'aucune force humaine soit jamais parvenue à le soulever.

Jérôme PIMPURNIAUX la redisait ainsi :

St-Remacle venait de bâtir son monastère de Stavelot et s'appropriait à en faire la dédicace, quand un ange envoyé par St-Martin, l'introduit



de l'institut monastique en Gaule, vint lui apprendre qu'un grand danger le menaçait : Satan, irrité des succès de l'apôtre et prévoyant que le nouvel établissement lui vaudrait un surcroît de tribulations, avait résolu d'en finir avec ses prédications importunes ; il venait, chargé de ce tout petit morceau de grès, pour le laisser choir sur l'église, au moment où Remacle et ses frères seraient pieusement occupés à chanter les

louanges du Seigneur. Le Saint comprit qu'il n'avait pas de temps à perdre, et, ramassant toutes les vieilles sandales qu'il put trouver dans les cellules, il en emplit un *bot* — hotte —, en chargea l'un de ses moines, puis il donna ses instructions à ce dernier et lui indiqua le chemin qu'il avait à suivre.

Arrivé à quelques lieues de Stavelot, le rusé messager rencontra Satan, sa montagne de grès sur le dos ; le mauvais venait précisément de gravir une côte escarpée qui a conservé son nom : le *Thier-du-Diable* ; son visage ruisselait de sueur et ses narines soufflaient comme la soupape d'une locomotive. Dès qu'il aperçut le moine qui marchait vers lui et feignait

NOTE. — [Le dessin ci-dessus a été publié par notre collaborateur M. J. HEYLMANS, dans l'intéressant petit livre de M. Jules LEMOINE. *Le Folklore au Pays wallon*. Nous remercions les auteurs et l'éditeur, M. I. Vanderpoorten, rue de la Cuiller, à Gand, de leur obligeance à nous prêter le cliché. — *Wallonia*.]

une fatigue extrême, il lui demanda s'il était encore fort éloigné de Stavelot. L'autre joignant le geste aux paroles, vida son *bot* sur le chemin en lui montrant son tas de savates : Jugez-en vous-même, dit-il, tout cela était neuf quand j'en suis parti. A ces mots, Satan qui trouvait déjà la marche assez longue, lâcha un juron qu'on ne répète pas en bonne société, et, secouant son paquet, il l'envoya à tous les diables ainsi que Remacle (1).

Tant soit peu différente est la manière dont Lucien JOTTRAND l'a contée :

Le Diable ayant eu querelle à Stavelot avec un manant de Viel-Salm, pour une cause que la légende détaille, mais que nous omettons afin d'abrégier, il résolut de se venger en allant à la recherche de l'habitation du manant, dans l'intention de l'écraser sous un quartier de roc. Il trouva bientôt sous la main ce qui lui convenait pour cela. Mais il s'agissait de transporter ce roc jusqu'à Viel-Salm dont le Diable ne connaissait pas bien au juste la situation... Le Diable se met donc en route chargé de son fardeau. St-Remacle qui avait eu vent de son projet et qui avait l'âme très charitable, se hâta d'aller jusqu'à Viel-Salm prévenir le manant, lui conseillant d'envoyer son fils à la rencontre du Diable, en se mettant sur le dos une hotte remplie de vieux souliers. « Votre fils rencontrera, dit le » Saint, le Diable à une lieue environ de Stavelot dans cette direction-ci, » car il ne peut aller fort vite vu son fardeau. Le malin ne connaît pas » votre fils ; il lui demandera comme au premier passant, le chemin qu'il a » encore à faire pour arriver à Viel-Salm. Votre fils répondra que la route » est fort longue, si longue qu'il ne peut en donner une idée, qu'en mon- » trant tous les souliers qu'il a déjà usés depuis qu'il est lui-même en route » de Viel-Salm vers Stavelot. Disant cela, votre fils versera sa hotte de » vieux souliers sur le chemin. Vous verrez alors l'effet de mon conseil, qui » a pour but de vous sauver, vous et votre maison.

Il fut fait comme il vient d'être dit : Le Diable, déjà très fatigué du chemin quand le fils du manant le rencontra, fut désespéré du renseignement que celui-ci lui donna sur le trajet qui lui restait à faire, et de la preuve matérielle qu'on lui en jetait sous les yeux. Le malin laissa tomber en blasphémant son quartier de roc, renonça à sa vengeance et s'en retourna à Stavelot. Il parlait qu'il y séjournait alors de prédilection pour y tenter saint Remacle et ses moines. Quoi qu'il en soit, ce quartier de roc tombé des épaules de Satan est le pic nommé « *le faix du Diable* », à mi-chemin de Stavelot à Viel-Salm, par l'ancien chemin des montagnes, antérieur de beaucoup à la belle route créée aujourd'hui (2).

Ce conte merveilleux a été aussi mis en vers par un poète belge, Eugène DUBOIS, fort oublié aujourd'hui. Il était Anversois de naissance et ignorait totalement notre pittoresque contrée. Il y fut amené par Gens, le publiciste aimable dont nous avons cité le nom tout à l'heure. A son contact, DUBOIS s'éprit fortement de nos Ardennes. Mais sur ce point, nous renvoyons à l'introduction dont Gens a fait précisément précéder *les Chants Ardennais*, où figure la pièce qu'on va lire.

(1) *Guide du Voyageur en Ardennes*, t. 1, p. 127.

(2) *Autour de Spa*. — *La Vallée de la Salm*. Extrait du *Mémorial de Spa*, n° du 12 novembre 1865.

Le fail (sic) al Diâb.

Au haut d'une moraine immense, désolée,
Qui monte lentement du sein de la vallée
Et forme près de Wanne un coteau triste à voir,
Se dresse, comme un spectre, un rocher solitaire,
Dominant l'horizon, ouvrage de mystère,
Dont tous les villageois se détournent le soir.

Ce roc, pour les savants, n'est qu'un *bloc erratique*,
Mais le peuple en sait mieux l'histoire fantastique.
Nous avons vu comment le Diable, en temps et lieu,
Contraria Remacle à faire une abbaye ;
Comment, malgré sa haine et sa fourbe inouïe,
Stavelot vint à bien, par la grâce de Dieu.

Or, quand le malin sut que la chose était faite,
Il crut d'un coup d'Etat réparer sa défaite.
Remacle allait ouvrir son établissement,
Et du temple nouveau faire la dédicace,
Quand le Diable trouva le moyen efficace
De renverser le tout jusqu'en ses fondements.

Un roc barrait alors le cours de la Liègne ;
Un vrai roc de géant. Nulle force chrétienne
Ne serait parvenue à le mouvoir d'un brin.
Satan, force d'Enfer, le prit sur son échine,
Au moyen d'un anneau scellé dans la machine,
Dans lequel il passa le moyeu d'un moulin.

Dans sa barbe, Satan riant de son adresse :
« — Attrapons-les, dit-il, au milieu de la messe !
» Et du haut d'un *Coppet* (1) dominant Stavelot,
» Nous leur ferons tomber ce bloc sur la calotte ;
» Vos allez voir l' tot torner in caillibotte,
» Et Satan sur leur cou danser de son pied-bot.

Mais un ange, entendant ce monologue aimable,
Vint avertir le Saint de la marche du Diable.
L'alarme à Stavelot fut terrible, dit-on.
Il paraît que le Saint, perdant la tramontane,
Pour la première fois, pleura sur sa soutane.
Celui qui les sauva, ce fut un marmiton.

Un simple tourne-broche, un petit lèche-frite,
Que l'ange avait rempli d'une grâce subite,
Monte jusqu'au grenier, vous y prend un grand sac,
Y fourre tant qu'il peut de sandales trouées,
De souliers éculés, de bottes déclouées,
Bref, tout ce qu'a le cloître en fait de bric-à-brac.

(1) L'auteur fait parler le Diable en wallon... mais il le parle mal !

Il prend le sac et part. L'ange en secret le guide,
Il rencontre Satan dans la moraine aride,
Mourant de soif, soufflant et suant sous son bloc.
« — Es-tu de la contrée, ami ? De cette lande
» A Stavelot, sais-tu si la distance est grande ? »
Dit le Diable aussitôt qu'il vit le petit froc.

Le marmiton vidant sa corne d'abondance :
— « Pour avoir une idée, ami, de la distance,
» Compte ce que j'usai jusqu'ici de là-bas ;
» Tu marcheras cent jours avant d'être à la cloche. »
Satan désespéré laissa tomber sa roche,
Tournant l'anneau de fer, avec soin, par en bas.

Car celui qui pourrait arracher l'anneau sombre
Serait maître, soudain, de richesses sans nombre ;
Pour lui le *Fail al Diab* deviendrait tout or fin.
Mais s'il manque le coup, Satan, hurlant de joie,
L'enlève dans les airs, dans la Liègne le noie.
Prend son âme et l'emporte où l'on brûle sans fin (2).

Ces strophes sont datées d'Anvers, 15 mai 1856. On aura remarqué que le poète y parle deux fois de la rivière la Liègne, qui est à trois ou quatre lieues au moins de Wanne. Il me paraît ne pas avoir conservé un souvenir bien précis des lieux ; il eut dû écrire : la Salm ou l'Amblève. Remarquons aussi son orthographe *Le fail al diab* ; j'avais cru à une faute typographique en lisant le titre de la pièce. Mais le mot *fail* se retrouve dans les dernières strophes (2).

J'ai entendu raconter la légende dans mon enfance, par un vieux valet de ferme. Il prenait soin d'ajouter à son récit que si l'on parvenait à déplacer le *fa do diate*, on retrouverait certainement, en dessous, toutes les vieilles chaussures versées de la hotte, aux yeux ébahis du Diable ; « ce qui ne manquerait pas de confondre les gens se refusant à croire à la véracité du fait ».

On ignore l'origine de cette curieuse légende, nous n'en avons trouvé mention dans aucun ouvrage antérieur au XIX^e siècle.

Peut-être faut-il l'attribuer à quelque moine de l'abbaye de Stavelot ou à un de ces conteurs populaires comme il s'en trouvait autrefois, aux *sizes* en nos Ardennes.

Il est bon de remarquer cependant qu'elle se raconte ailleurs encore en Wallonie. On a pu lire ici même t. VI (1898), notre légende, attribuée au Diable et à St-Ghislain, et notre *fa do diate*

(1) Eugène Dupuis, Œuvres complètes, Bruxelles, 1873, tome 2^e, p. 393.

(2) Dans une de ses pièces de vers intitulée *Blues Devils* (Diables bleus), Dupuis a raconté, à sa façon, la légende de St-Remacle, de son âne et du loup. Elle mériterait les honneurs de *Wallonia*.

y est remplacé par le *cayau-qui-bique*, autre bloc singulier qui a dû frapper de bonne heure l'imagination populaire.

Il est bien difficile de savoir quel est, de St-Ghislain ou de St-Remacle, le premier à qui l'on ait attribué l'ingénieux subterfuge de la hottée de vieux souliers. Nous ne sachions pas que le trait ait été relevé ailleurs que dans notre pays.

On aura remarqué combien fréquemment le Diable intervenait dans les légendes en nos Ardennes. Le nom de Satan était aussi donné volontiers à tout ce qui était fantastique ou extraordinaire. Nous avons vu près de Trois-Ponts, le *Thier du Diable* qu'une carte postale indique sous le nom de *Chemín du Diable*. L'antique *vote romaine* passant près de Baronheid, aux travers de nos fagnes n'est pas connue sous un autre nom que celui de *pavé du diable*, chez nos paysans; PIMPURNIAUX parle de la *Mare au Diable*. Enfin à Pepinster, existaient les *Murs du Diable*, dont nous raconterons prochainement la légende, pour faire suite à celle qu'on vient de lire.

ALBIN BODY.



LÉGENDES LOCALES

VII.

L' fa d' Rahir

C'èsteut l' timps d'osté, et i fève t'émint tchaud qui l' terre broûlée.

Saint R'mâke, morant d' seu, passève so les terres d'Ouffet.

A l' prumière mohon de vijédje, i bouhe à l' pwète et d'mande on còp d'aïce, on seul còp d'aïce à l'honneur di Diu.

Po respense, on n' li donne qui des grossî'tés.

I va so 'n aute pwète : minme affaire, si nin co pé.

I fait l' tour de vijédje : rin nolle part, personne ni s' vout d'jin-ner po l' vîx bribeu.

L' pauvre homme, n'è polant pus, trouve, à l' fin, one fontin-ne, clère comme on mureu.

Lèye, li bonne fontin-ne, ni s' lait rin d'mander : elle li donne si aïce, si frisse et si belle, tote si aïce, tant qu'ènné vout, et co pus.

Saint R'mâke, rucstoèrté, binâhe di lèye, mins todis mâvas so les autes, tchôque si bordon è l' fontin-ne, èl tape à s' dos, et r'prind l' vòye di Stâvleu, wisse qu'il allève.

Arrivé d'zeu Rahir, so on platai d'hovrou d' tos costés, tot nou, i r'plante li fontin-ne.

Et là, belle et bonne comme todis, elle a les steûles et l' solo po k'pagnèye, si clère aïce est po les djins qui passet.

Po l' djoû d'oûye, Ouffet s' trouve co sins aïce, et l' vile fontin-ne de l' Condroz — l' fa d' Rahir — court co todis, pus belle qui mâye.

Ferrière, en Ardennes.

C'était en été, et il faisait tellement chaud que la terre brûlait.

St-Remacle, mourant de soif, passait sur les terres d'Ouffet.

A la première maison du village, il frappe à la porte et demande un peu d'eau, un seul coup (gorgée) d'eau en l'honneur de Dieu.

Pour réponse, on ne lui donne que des grossièretés.

Il va à une autre porte : même chose, sinon pis.

Il fait le tour du village : rien nulle part, personne ne veut se déranger pour le vieux mendiant.

Le pauvre homme, n'en pouvant plus, trouve, enfin, une fontaine, claire comme un miroir.

Elle, la bonne fontaine, ne se laisse rien demander : elle lui donne son eau, si fraîche et si belle, toute son eau, tant qu'il en veut, et encore plus.

St-Remacle, réconforté, content d'elle, mais toujours fâché « sur » les autres, introduit son bâton dans la fontaine, la met à son dos, et reprend le chemin de Stavelot, où il allait.

Arrivé à Rahier, sur un plateau découvert de tous côtés, tout nu, il replante la fontaine.

Et là, belle et bonne comme toujours, elle a les étoiles et le soleil pour compagnie, son eau claire est pour les gens qui passent.

Actuellement, Ouffet se trouve encore sans eau, et la vieille fontaine du Condroz — le Faix de Rahier — court toujours plus belle que jamais.

JULES LÉROY.



Les trois Anneaux

Dans la revue *Das freie Wort* de Francfort, 1^{re} année, n° 13, p. 413-415, M. Max HENNING a bien voulu attirer l'attention sur nos *Documents pour la parabole des trois anneaux* (ci-dessus, p. 197-200), qui, à cause de Lessing, ont quelque intérêt pour l'Allemagne.

M. Henning pense que la forme persane, actuellement la plus ancienne que l'on connaisse, n'est pas la première et que, celle-ci, il faut la chercher dans l'Inde. Nous le croyons avec lui et nous espérons qu'on découvrira un jour cette forme plus antique dans un des innombrables recueils de contes hindous.

En tout cas, rien ne nous prouve que le conte soit actuellement connu dans l'Inde, même par un emprunt fait à l'Europe. Si M. Henning pense le contraire, c'est que nous nous sommes exprimé trop peu clairement au sujet de la forme donnée par DESORMEAUX.

Qu'on nous permette donc de revenir sur ce point et de nous expliquer, cette fois, moins obscurément.

DESORMEAUX, continuateur de DUPORT DU TERTRE, donne le conte comme nous l'avons reproduit (p. 200) et le rapporte à Orangzeb (Aurengzeb). Mais, ainsi que nous l'avons fait remarquer, dans cette partie de son ouvrage, il a suivi, comme source, le voyage de BERNIER. Or, ce voyage ne contient pas l'histoire des anneaux. La conclusion s'impose : c'est DESORMEAUX qui l'a introduite dans son texte en s'inspirant de son seul caprice et cette circonstance ne prouve pas que l'Inde moderne connaisse la parabole.

Un article, à la fois très vif et très aimable, que M. Steinschneider vient de publier dans le *Zeitschrift für hebräische Bibliographie*, 1901, p. 155-157, nous donne l'occasion de corriger une erreur que nous avons commise.

Ne connaissant que le résumé du *Polemische und apol. Literatur*, nous avons cru à tort que la phrase relative à la religion était de M. Steinschneider et non de l'auteur de la parabole. Mais laissons la parole à notre savant contradicteur :

« Dans l'anecdote des trois anneaux, qui sont tous trois véritables et auxquels on n'oppose aucun faux anneau, dans cette anecdote dont on ne fait aucune application à la question religieuse, M. Chauvin a découvert le germe de la parabole : il aurait mieux fait de dire que ce n'en est que l'écaille. Mais Abulafia parle d'un seul trésor et de trois religions et les deux prétendants qu'on repousse n'ont pas même l'apparence d'un droit sur ce trésor. C'est dans cette tendance apolo-gétique que j'ai vu une phase plus ancienne de la parabole et le récit original d'Abulafia est loin de manquer de sens si on l'étudie dans sa forme complète. Ajoutons que l'auteur, cabbaliste enthousiaste, a osé songer à convertir le pape à Rome (vers 1200), et ce n'est qu'au péril de sa vie qu'il a pu se soustraire aux suites de sa tentative. »

M. Steinschneider a donc raison de voir, dans le récit d'Abulafia, une forme de la parabole des trois anneaux ; n'attachant d'importance qu'au sens profond qu'on lui a donné en l'appliquant au conflit des religions, il dit, avec beaucoup d'esprit, nous semble-t-il, que la forme arabe-persane n'en est que l'écaille ou l'écorce.

Nous profiterons de l'occasion pour compléter notre bibliographie :

9. — Ajouter *Hebräische Bibliographie*, IV, p. 78; X, p. 8 et XII, p. 21.

15. — E. RENAN. *Averroès et l'Averroïsme*, 3^e édition, Paris, 1867.

A la page 294, Renan émet l'opinion que le conte est originaire de l'Andalousie, parce que « le mélange des religions devait inspirer des pensées analogues. »

16. — *Nathan der Weise. Litterarische Skizze in einem Vortrag vom 21 Februar 1890 von D^r PAULUS CASSEL*. Berlin, N.-W. In Commission bei A. Haack. Dorotheenstrasse, 55. Petit in-8, 16 pages.

VICTOR CHAUVIN.



La Passion du fils Jésus

CHANSON RELIGIEUSE

La Pas - si - on du fils Jé - sus Vous plait-

il de l'en - ten - dre Per - sonne ne peut l'en-

tendre chan - ter s'il n'a grande ré - vé - rén - ce

La Passion du fils Jésus, vous plait-il de l'entendre ?
Personne ne peut l'entendre chanter s'il n'a grande révérence.

Si vous saviez s'il a souffert le jour de sa dolence,
Vous trembleriez sur vos deux pieds comme la feuille sur la branche.

Avait marché sept ans passés pour faire sa pénitence,
A jeûné quarante jours passés sans prendre sa soutenance.

Mais bien le jour du Blanc-Jeudi, en a bien voulu prendre,
Il a mangé son corps, son sang avec les douze apôtres.

Il a entré à Jérusalem que c'était un dimanche :
Grande foule de gens ont accouru pour lui faire révérence.

De leurs chapeaux et de leurs pâques ont crié sa présence,
A dit saint Pierre avec saint Jean : Voilà sûr une grande fête.

A répondu le fils Jésus qu'il n'avait pas fiancé :
« Avant trois jours bientôt passés vous verrez mon cœur fendre,

Que ma tête sera couronnée de l'ardespine blanche,
Si verrez-vous mes mains clouées et mes pieds tout ensemble,

Et mon côté droit tout percé d'un si grand coup de lance,
Et mon clair sang couler par terre d'une si grande abondance,

Et ma pauvre mère à mon côté si triste et si dolente...
Et l'herbe qui est dessous mes pieds s'en deviendra si grande !

La terre et le ciel vont trembler, et puis la terre se fendre,
Et le soleil et puis la lune se combattront ensemble...

Chanté en 1892, par Jeannette C., couturière à Hermée, qui tient la chanson de sa grand'mère.

M. Georges DOUTREPONT, dans *Mélusine*, V, 49, a publié une étude sur ce chant monorime, avec une variante de Herve.

O. COLSON.





Dessin de J. Heylemans.

Comment se crée une légende

Je causais un jour avec une vieille dame Gosselienne, âgée de 72 ans, et notre conversation roulait sur les sorciers et les sorcières.

— *Djé n' dis né qu' i gn'a des saurcis, me dit-elle, mais c' qui gn'a d' sûr, c'est qu'on voit des micéchés djins tous costès, èyé qu' i gn'a télcoup des histwéres bé droles.* « Je ne dis pas qu'il y a des sorciers; mais ce qu'il y a de sûr (certain) c'est qu'on voit de mauvaises gens partout, et qu'il y a quelquefois des histoires bien drôles. »

Et la vieille dame me conta alors, le fait suivant :

Dans sa toute première jeunesse, il y a environ 60 à 65 ans, la population de Gosselies fut mise en émoi par une aventure très bizarre, qui fit pendant longtemps les frais des conversations de la ville.

Il y avait sur la route de Bruxelles à Charleroi, une petite maison habitée par un ouvrier. Cet ouvrier était marié et père d'une fillette chétive et malade depuis sa naissance. Beaucoup de gens disaient avec conviction qu'on avait jeté un sort à l'enfant et qu'elle n'atteindrait pas sa cinquième année. Le père avait peut-être commis une mauvaise action dans sa jeunesse.

C'est ce que ma respectable conteuse n'a pu me dire; mais l'état malingre de la fille n'était aux yeux de tous que l'effet d'une vengeance.

Or, on avait prédit — cela se disait couramment — que la petite fille mourrait vers minuit, et qu'un peu avant sa mort, la ou les sorcières qui avaient jeté le « sort » viendraient sous un prétexte quelconque à la maison du père. Ce fut ce qui arriva. Un jour l'enfant devint brusquement faible et fiévreuse. Elle s'allita et au bout de quelques jours son état était tel qu'on avait perdu tout espoir.

L'heure fatale approchait. Il faisait nuit depuis longtemps.

Les parents éplorés gémissaient auprès du berceau de leur fille mourante. Quelques voisins et voisines les assistaient. Le « coucou » marquait presque minuit, lorsque tout-à-coup la porte s'ouvrit et quelques femmes aux vêtements poussiéreux apparurent au seuil.

— *Quelle heure est-t, mossieu, s'i vos plaît,* dit l'une d'elles.

Le père fit un bond en s'écriant :

— *Ah! les év'là les sorcières! les év'là les sorcières!*

Voisins et voisines s'emparèrent, l'un d'une chaise, l'autre d'un couteau, un troisième d'un balai; et la bande se mit à la poursuite des sorcières qui, à la vue de tels apprêts, avaient prudemment pris la fuite.

Père et voisins couraient avec furie. Mais les sorcières, aidées par leurs sortilèges, parvenaient à maintenir une bonne distance protectrice entre elles et leurs poursuivants.

On les voyait sautler dins l'ér comme féynu les corbeaux quand volnu à ras d'terre « sauter dans l'air comme font les corbeaux volant à ras de terre ». Cependant, la poursuite continuait acharnée du côté des Gosseliens; mais, arrivés au-dessus de la côte de Jumet, à l'endroit dit St-Antoine (en ce temps-là, il y avait peu d'habitations dans ce lieu), les sorcières, qui semblaient épuisées et ralentissaient leur course, furent secourues par une bande de sorciers accourus à leur rencontre.

Ils étaient pour la plupart armés de bâtons et si décidés à la résistance que les Gosseliens, qui n'étaient qu'à quelques-uns, jugèrent prudent de rebrousser chemin.

Quand le père rentra chez lui, sa petite fille était morte, et on fut convaincu à Gosselies de la réalité du sort jeté.

La personne qui m'a conté ce fait est digne de foi et était, du reste, sincèrement convaincue. J'eus l'occasion de lui faire connaître l'exacte vérité qui me fut signalée par Monsieur Adolphe MICHE, ami et collaborateur de feu Jacques Bertrand.

M. MICHE, qui fonda et dirigea la *Lyre ouvrière*, est l'auteur des principales musiques du répertoire de notre chansonnier wallon carolorégien. On a de lui des morceaux charmants et populaires : *Pays de Charleroi, La fête à Marcelline, L'cramia de m'matante, L'quinzaine au Mambour*, etc. Adolphe MICHE (l'chef, comme l'appellent ses amis), qui est né à Charleroi et a toujours habité cette ville, vit actuellement du fruit de son travail et, malgré ses 72 ans, pratique encore son métier de tailleur. (Nous dirons, en passant, que Charleroi, si pauvre en artistes, semble bien ingrate de ne point se préoccuper davantage d'un de ses enfants qui l'honore.)

Voici ce que me conta M. MICHE, un jour que nous conversions sur le passé :

« J'étais encore gamin, et je me souviens fort bien d'une aventure très bizarre arrivée à ma mère. Il y a environ 65 ans, car je pouvais avoir de 7 à 8 ans, ma mère, qui était marchande d'étoffes à Charleroi, alla à Bruxelles faire quelques achats, en compagnie de trois autres femmes, mesdames QUENNE, CARPENTIER et Hortense J.

» En ce temps-là, où les chemins de fer n'existaient pas encore, il était coûteux de faire pareil voyage sur la malle-poste qui desservait les deux villes. Aussi, les gens peu fortunés allaient-ils à pied. Les femmes partaient généralement en bande. On quittait Charleroi le matin vers 2 heures; on arrivait à Bruxelles dans la soirée. Le lendemain, on faisait ses emplettes qu'on expédiait par la malle-poste quand elles étaient trop lourdes, et le soir même, les voyageurs ou voyageuses repartaient pour Charleroi, où ils arrivaient le surlendemain matin.

» Ce jour-là, les quatre femmes revenaient de Bruxelles. Il faisait nuit depuis leur passage à Waterloo. Elles avaient déjà traversé plusieurs villages; arrivées en vue de Gosselies, une d'entre elles dit aux autres :

— *I m' chenne qué nos avons stî râte, èyé qu' nos arriverons à Charleroi pu tîmpe qué d'habitude. Quelle heûre est-i bé, asteûr?* « Il me semble que nous avons été vite et que nous arriverons à Charleroi plus tôt que d'habitude. Quelle heure peut-il être maintenant? »

— *Djè n' sais né* « Je ne sais pas », répondirent les autres.

» A ce moment, les quatre femmes passaient près d'une petite maison où l'on voyait filtrer de la lumière à travers les interstices des persiennes.

— *Si nos d'allient d'mander l'heûre, drolà?* « Si nous allions demander l'heure, là? » fit la première.

» Disant cela, elles allèrent vers la maison, et l'une d'elles demanda aux habitants :

— *Quelle heûre est-i, s'i vos plait?*

» Il y avait sept ou huit personnes dans le logis, réunies autour de quelque chose que les femmes ne purent voir.

» A peine leur demande fut-elle exprimée, que les gens de la maison, sans leur répondre, s'emparèrent de tout ce qui leur tomba sous la main et s'écrièrent : « *les év'là, les sôrctères! les év'là, les maudilès sôrctères!* »

» Les pauvres femmes ne demandèrent pas leur reste. Ma mère

et ses compagnes s'enfuirent à toutes jambes. Étaient-elles entrées chez des fous ou des voleurs? Elles l'ignoraient; mais furieusement poursuivies, elles fuyaient à perdre haleine. Épuisées déjà par leur longue marche, elles n'étaient soutenues que par la terreur; et elles n'auraient pas manqué de tomber aux mains des forcenés si, par bonheur, elles n'avaient rencontré au-dessus du *tienne* « raidillon », de Jumet-Saint-Antoine, un groupe d'une douzaine de houilleurs qui revenaient de leur travail ou qui y retournaient. « Au secours! » crièrent-elles. Les houilleurs, voyant quatre femmes poursuivies par sept ou huit personnes, prirent la défense des premières, et menacèrent si bien les poursuivants, que ceux-ci n'osèrent continuer leur poursuite et reculèrent.

» Trois ou quatre houilleurs* eurent l'amabilité de reconduire jusqu'à leur logis ma mère et ses compagnes; et, vous le pensez bien, elles en eurent pour longtemps avant d'être remises de leur frayeur. »

L'analogie entre les deux récits n'est-elle pas frappante? La date, le lieu, sont identiques. Les circonstances concordent. L'objet que les voyageurs ne purent voir, à l'intérieur de la maison, était sans doute le berceau de la moribonde, qu'entouraient naturellement les parents et les voisins. Si les Gosseliens prétendaient avoir vu que ces sorcières « volaient sur terre comme des corbeaux », n'est-ce pas l'effet tout simple de leur imagination? Le fait des « sorciers qui surgissent pour défendre leurs collègues féminins » est une preuve nouvelle de l'auto-suggestion que subissent les illettrés sous l'influence des idées traditionnelles, dans de tels moments pathétiques où il doit nécessairement, dans leur esprit, se produire quelque chose.

Le point de départ de toute cette histoire est bien, comme nous l'écrivit M. COLSON, une croyance, générale en Wallonie, suivant laquelle la sorcière, auteur d'un maléfice, vient, à la mort du maléficié, reprendre le sort qu'elle lui a jeté, pour aller l'imposer à une autre victime.

Tout cela prouverait du reste que souvent les légendes partent de faits véridiques, mais embellis, tronqués ou amplifiés par l'imagination populaire.

J'ai tenu à signaler ces faits parce qu'ils sont le point de départ d'une légende qui pourrait se répandre. Et j'ai été assez heureux d'avoir la confirmation de ces renseignements par un des acteurs du fait lui-même, Madame Hortense J., qui habite Charleroi, Ville-Haute.

Charleroi, le 14 octobre 1901.

CLÉMENT DEFOREIT.

Extraits et Notices

(anciennes « Notes et Enquêtes »)

ARCHÉOLOGIE

36. **La maison Porquin, à Liège.** — Cette maison est le dernier et intéressant vestige, en cette ville, de l'architecture civile au XVI^e siècle. Elle s'élève sur les terrains de l'ancien hôpital de Bavière. Lors de la démolition de cet hôpital, elle a pu être isolée entièrement. A différentes reprises, depuis 1894, M. l'architecte Paul JASPAR, bien connu pour ses reconstitutions aussi érudites qu'artistiques des vestiges les plus intéressants du Vieux Liège, signa, en compagnie d'artistes, d'archéologues et d'autres personnes éminentes, des pétitions pressantes où il insistait auprès des



La maison Porquin

Etat actuel

autorités communales pour la conservation et la facile restauration de ce monument, qui est encore, après quatre cents ans, d'une solidité à toute épreuve. On finit par empêcher la démolition pure et simple de la maison Porquin, qui fut imminente en 1899. A cette époque, M. Paul JASPAR, dans une intéressante plaquette qui fut envoyée à tous les membres du Conseil communal, résumait encore, sous une forme saisissante, les principaux arguments qui auraient dû suffire depuis longtemps à convaincre nos édiles.

« Notre administration communale, écrivait M. Jaspar, en faisant exécuter des relevés et de nombreuses photographies, a mérité notre approbation ; mais suffit-il que des relevés soient faits et remplaceront-ils l'œuvre disparue ?

» A ce compte, pourquoi conserve-t-on dans des musées coûteux des toiles de maîtres qu'on achète à haut prix ? Des reproductions en existent partout.

» Envisageant l'enseignement de l'architecture, j'essayai de démontrer la nécessité de connaître et d'enseigner nos vieux modes de construction ; je dis qu'avec cette science nous serions aptes à créer une architecture locale, un style wallon rénové.

» Or, comment étudier si les modèles n'existent plus ?

» De tous côtés l'on déplore la disparition des vieux monuments ; si, d'aventure, on les restaure, l'attrait qu'ils exercent sur le grand public est énorme ; témoin le succès obtenu par le quartier de la Bastille et la rue de L'habitation humaine à Paris, par le Vieil-Anvers aussi, par la Grand'Place de Bruxelles.

» Toutes les villes belges dépensent largement pour conserver intact leur riche capital archéologique, et Liège démolirait sans nécessité ! Un seul argument est invoqué : il est péremptoire, car c'est celui du public : « La maison Porquin n'est pas belle... »



Restitution

Projet de M. Paul JASPAR

» Mais, bon public, dans quel état la voyez-vous ? Dans quel état la jugez-vous ?

» Le rez-de-chaussée est enterré ; des fenêtres ont disparu, d'autres ont été percées dans les trumeaux ; le toit est en tuile, primitivement d'ardoises il était décoré de lucarnes disparues, etc. La maison est estropiée et méconnaissable.

» Voyez-vous cette statue, enterrée à mi-jambe, éborgnée, avec les

bras cassés, un feutre crasseux, bossué et troué sur le chef; en jugez-vous sainement? Au lieu de briser l'image, écoutez la statuaire!

» Vénus de Milo manque de bras, le torse du Belvédère n'est plus qu'un débris de torse, en sont-ils moins des œuvres d'art?

» Vous souvenez-vous de ce qu'étaient, avant leur restauration, les tours de St-Barthélemy, le grandiose portail sous la tour de St-Jacques, le château des Comtes à Gand et la Maison du Roi à Bruxelles?

» La maison Porquin restaurée ferait honneur à l'administration qui la remettrait dans son ancienne splendeur. Isolée des maisons voisines, elle trancherait par l'ampleur de ses lignes, par le ton sévère de ses pierres; entourée d'un square, les pieds baignant dans un étang, comme jadis, elle surgirait des verdure avec la note gaie de son toit d'ardoise agrémenté de ses multiples lucarnes, de ses grandes cheminées, de ses riches épis en plomb et apporterait une silhouette originale au milieu de la banalité courante.

» Espérons donc que nos édiles écouteront notre voix et ne se laisseront pas influencer par leurs vues personnelles, ni par celles du public ignorant, et conserveront aux amateurs du pittoresque et à nos architectes cet intéressant édifice. »

Tout récemment encore, l'Institut Archéologique liégeois revenait à la charge et, dans une lettre signée de tous ses membres, insistait auprès du Conseil communal pour la conservation et la restauration de la Maison Porquin.

A ces lettres, à ces pétitions, les édiles liégeois faisaient la sourde oreille, et l'on reparlait périodiquement, dans le public, de la démolition de cet édifice, classé par l'Etat parmi les monuments historiques!

Or, voici que l'inertie administrative vient d'avoir un contre-coup scandaleux, dont toute la presse liégeoise a enregistré, avec des protestations unanimes, les incroyables conséquences.

En plein quartier populaire de Liège — capitale de la Wallonie — on a mis au pillage, littéralement, pendant plusieurs jours, un Monument Historique.

« Il n'y a plus un carreau entier, constate M. Charles BRONNE, dans *L'Express*. Les gamins d'Outre-Meuse, qui n'échappent pas à cette rage spéciale de l'enfance qui consiste à tout briser, se sont acharnés à ne pas laisser un carreau. Mais les déprédateurs n'en sont pas restés là.

» On a renversé les clôtures des terrains vagues et l'on s'est mis à piller le bâtiment. On a enlevé une partie des boiseries, des planchers, des solives; mieux encore: les portes, le plomb des chéneaux, les tabatières des toits, que sais-je encore, tout ce qui était transportable. SOUS L'ŒIL INDIFFÉRENT DE LA POLICE qui, sans doute, n'AVAIT PAS REÇU D'ORDRE [!] des théories de porteurs s'en sont allés avec le butin disputé. Le sac a été tellement acharné que la voûte des caves a été défoncée et des cheminées de grès jetées bas!

» A qui incombe la responsabilité de ces actes de vandalisme? Nous le saurons sans doute quelque jour. En attendant, on a retrouvé, paraît-il, QUELQUES-UNS des voleurs et des objets volés. Il n'y en a pas moins eu incurie coupable et hautement regrettable. »

Nous n'aurons pas la cruauté d'insister. Mais nous ne pouvons passer

sous silence un détail qui donne une idée de l'état d'exaspération où en sont arrivés, en présence de ces faits, les plus graves de nos archéologues.

Dès que la nouvelle de la mise à sac a été connue en ville, un des membres de l'Institut archéologique liégeois a eu l'idée de demander d'urgence, pour le Musée, sa part du pillage, en priant qu'on lui réservât les curieuses sculptures, d'un style liégeois authentique, qui se trouvent au faite du toit aigu.

Nous ignorons pour l'instant ce qui en est advenu. Il n'étonnerait personne qu'on eût pris au sérieux la cruelle ironie de cette requête — qui émanait, paraît-il, du président même de l'Institut, M. Julien Fraipont, professeur à l'Université de Liège.

O. COLSON.

LITTÉRATURE

37. *Vix Lige, contes et rêveries*, par JOSEPH VRINDTS. Un beau vol. in-8°, illustré par JOS. VUIDAR. — Bénard, éd. Liège. — Prix: 5 francs.

J'ai publié ici même, en avril dernier, une étude sur M. Joseph Vrindts, où je me suis efforcé de définir le talent de ce poète exquis. C'est sous un nouvel avatar, du moins en apparence que, cette fois, Vrindts se révèle à nous. Le lyrique délicieux de *Bouquet tot fait* et de *Pâhâtes rimais* se retrouve dans les *Contes et rêveries* qui forment son nouveau livre, mais nous y admirons en plus un évocateur attendri de son cher quartier d'Outre-Meuse, et l'intérêt de son œuvre se double ainsi d'un charme archaïque très intense. Né dans le plein cœur du populaire et pittoresque quartier de *Djus d'la*, Vrindts nous conte ses primes émois et les joies fraîches de son enfance. Son souvenir est riche encore de toutes les beautés disparues et nous le suivons dans ses reconstitutions filiales des vieux coins de jadis avec une passion avide, mise encore en plus soucieux éveil grâce aux illustrations intelligentes dont M. J. Vuidar a paré le volume.

Le culte que tout Liégeois voue à sa ville est réellement touchant. Ce n'est pas ce qu'on dénomme l'esprit de clocher qui revêt souvent des formes très mesquines, c'est un sentiment profond et pénétré d'attachement. Le Liégeois parle de Liège avec vénération. Pour lui rien ne passe en beauté la cité de Saint-Lambert. Cette affection solide pour le milieu qui l'a vu naître ne se rencontre pas seulement dans le peuple. Je sais des « intellectuels », des artistes qui professent pour leur ville une telle admiration qu'ils en seraient ridicules, si on ne sentait pas vibrer en eux la plus absolue sincérité.

Ce sentiment ainsi ancré est d'ailleurs une force agissante. Grâce à lui on peut garder sa personnalité des contacts dangereux, la préserver de toute altération et surtout la prémunir contre les « adaptations » destructrices de la vie intérieure.

Joseph Vrindts est de ceux-là qui sont animés de la ferveur patriale et son *Vix Lige* est comme un admirable monument qu'il élève non pas même à l'honneur de sa ville, mais à la gloire de son quartier.

Dans les vers qu'il adresse au lecteur il l'avertit de son cher dessein.

Et une succession chantante des tableaux de « Vix Jus d'là », — car il me semble que c'est là le vrai titre du livre — défile sous nos yeux émus. Vrinds fait entendre la chanson des vieilles pierres, que des mains sacrilèges dispersèrent. Il adresse à la Meuse son salut attendri. Elle fut si bonne pour son jeune âge, quand pendant les longues journées, il jouait sur ses bords en écoutant son bruit harmonieux.

Ce sont alors mille ressouvenirs qui l'assaillent et au fil de son inspiration il nous dit la poésie des vénérables moulins, des vétustes demeures, des places où il s'ébattait avec ses camarades. Il donne de son adoration ardente les témoignages les plus troublants.

Le poète se plaint amèrement de l'oubli cruel où on laisse les vestiges de notre grandeur passée. Il voudrait voir apporter une sorte de religion dans la conservation pieuse de ce qui nous reste de jadis. Pour lui, il veut, dans ses vers, rendre un hommage dernier à ce que fut son cher quartier d'Outre-Meuse. En même temps, il se rappelle avec joie la gaité de nos fêtes paroissiales. Il aime encore à célébrer les types caractéristiques de notre race, et les « botteresses » lui inspirent des vers délicieux.

Il se laisse même, dans son emballement pour tout ce qui touche aux choses de chez lui, entraîner hors du cadre qu'il s'était assigné dès l'abord. Mais le lecteur n'y perd rien. Il a tracé quelques tableaux de la rue, genre où il excelle, qui sont de petits chefs-d'œuvre de verbalité expressive, robuste et précise.

Ce que je n'aime pas dans le volume, et ce que peut-être M. Vrinds aurait pu se dispenser d'y mettre, ce sont les quelques poèmes, sortes de contes en vers mélodramatiques, à la manière de Manuel et de Coppée, qui, à côté d'impressions d'une poésie charmante, détonnent sans aucune nécessité. Pourtant cette petite tache eût pu être facilement évitée : ils ne sont que deux, trois tout au plus, ces monologues disgracieux au milieu de tant de perles poétiques. C'est pourquoi j'insiste un peu sur cette légère faute de goût.

Quoi qu'il en soit, *Vix Lige*, avec *Bouquet tot fait* et *Pâhules Rlmais*, assure à Joseph Vrinds la première place parmi nos poètes wallons. Dans son dernier ouvrage, il affirme au surplus de sûres qualités techniques et un souci constant de la forme épurée.

Joseph Vrinds est un poète et un artiste dans la plus haute acception de ces mots.

OLYMPE GILBART.

FOLKLORE

38. **Le balai et les sorcières.** — Les détails qu'a publiés récemment *Wallonia* sur le balai des sorcières dans les traditions wallonnes me remet en mémoire un souvenir lointain assez édifiant.

Il y a quelque quarante-cinq ans, excursionnant en touristicule avec un ami aux bords de l'Amblève, nous logeâmes dans une ferme. Tôt levés, afin de faire une étape assez longue, nous descendîmes de notre chambre avant que la fermière se fût découchée.

Mais quelle fut notre surprise de trouver, dans l'escalier, des manches à balais qui nous firent quasi dégringoler !

Comme nous interrogeons la vieille personne, elle nous expliqua qu'elle mettait ces *caïces du ramon so les égrés* (ces queues de balais sur les degrés), afin que les sorcières ne vissent pas la trouver durant la nuit.....

Albin Body.

39. **Le Lumeçon de Mons, histoire, légende, facétie**, par JULES DECLEVE. Broch. in-8° de 134 p. — Dufrane-Friard, éd. Frameries. 1901. — Prix : fr. 1-50.

L'auteur a réuni sous ce titre une série d'articles sur la description du *Lumeçon* (nom local du combat de St-Georges ou d'un Chevalier et du Dragon), sur la légende de Gilles de Chin, sur l'origine et l'histoire de la fête montoise qui commémore cette double tradition, et sur la littérature locale qui y est relative. Ce travail n'a pas la prétention de nous apprendre du neuf, et nous ne lui en ferons pas un reproche. Son utilité est manifeste s'il a pour but d'attirer l'attention du public sur une vieille tradition pittoresque. L'auteur est naturellement bien renseigné sur les sources locales. Il l'est moins sur les parallèles de la légende du dragon, dont il aurait pu allonger utilement la liste. Mais son intention purement vulgarisatrice ne l'a même pas engagé à donner des références précises. Les chapitres consacrés à l'origine du *Lumeçon* et à son histoire locale sont un compte-rendu fidèle de ce qu'on sait présentement à ce sujet, et ils seront lus avec profit par tout le monde. En résumé, cette publication constitue ce que nous pourrions appeler une bonne œuvre de propagande, comme il serait désirable qu'on en fit partout, en faveur du maintien de nos vieilles fêtes populaires si pittoresques, et, heureusement, si vivantes encore. O. C.

40. **La fête des Louches, à Comines.** — Sur les bords de la Lys, en un paysage calme et certains endroits vraiment charmants, reposent les deux Comines (1). L'un en France, l'autre en Belgique, sont soudés par un pont que gardent, de chaque côté, les douaniers à l'œil fauteur et défiant. C'est une petite ville calme, où la vie est simple et régulière.

Seules, les fêtes populaires viennent rompre la monotonie de cette existence. Il y a beaucoup de ducasses, en ce coin-là ! On va de l'une à l'autre, à Wervioq, à Houthem, à Gheluwe et l'on s'en « redonne » jusque là de tartes, de gâteaux, le tout arrosé de la bière savoureuse du pays.

Les péripéties de l'une d'elles m'ont été décrites et m'ont intéressé : c'est la *fête des louches*. Un nom qui frappe d'abord et vous fait solliciter une définition. Oh ! celles-ci n'ont point manqué, mais combien diverses et curieuses !

Voici l'une des versions, que m'a communiquée un brave bourgeois de Comines-France, entre deux bouffées du tabac tant estimé de Wervick, fumé amoureusement en une pipe rouge, reçue en cadeau : Philippe de

(1) Comines est à la base d'un retour vers le Nord de la frontière linguistique, laquelle extrait aussi du pays flamand Warneton et quelques villages.